

Enquête Scène : appel d'air pour le jeune public

Considéré naguère comme un sous-genre, le spectacle pour enfants attire désormais des artistes venus d'horizons divers pour des créations plus innovantes. A l'instar de celles des chorégraphes Gaëlle Bourges et Christian Rizzo ou de la Compagnie du Zerep.



Le bain, de Gaëlle Bourges. (Photo Danielle Voirin)

Publié le 11 février 2018

Cela fait longtemps, disons quelques années, que l'on est sorti de la légère infamie rattachée à la mention « spectacle jeune public ». Merci à Joël Pommerat, merci aussi à tous ces programmateurs, festivals, institutions, ayant eu l'idée de passer commande à des profils qui n'ont rien d'évident dans le secteur jeunesse et d'ouvrir grand les circuits de diffusion à des propositions innovantes - l'on pense pêle-mêle au Gymnase de Roubaix et à la Chapelle des Pénitents blancs du Festival d'Avignon, au Théâtre de Chaillot et au CDN de Sartrouville, au Théâtre de la Ville et surtout à l'opération « Belle Saison », organisée par le ministère de la Culture en 2014-2015, qui visait à promouvoir le genre sur tout le territoire. Grâce à eux, les spectateurs savent désormais que l'expérience de l'accompagnant adulte ne se résume pas à décoller du chewing-gum de son manteau, crier « chut » et regarder fréquemment

sa montre, et surtout que celle du « jeune » ne le dégoûtera pas à vie de remettre les pieds dans une salle.

Une génération d'artistes confirmés dans un travail « d'adulte », et soutenue par des scènes labellisées, s'y est mise, et l'on a ainsi pu voir, ces derniers temps, les tentatives réussies de Joris Lacoste (*blablabla*) et Vincent Dupont (*Stéréoscopia*) ou de Tiago Rodrigues et Thomas Quillardet (*Tristesse et joie dans la vie des girafes*). « *Il y a désormais une dynamique qui s'est installée, qui a autorisé ces artistes à s'emparer du genre. Ils savent que ce n'est pas un « sous-genre », qu'ils peuvent faire des propositions exigeantes* », juge Céline Bréant qui, avec Célia Bernard, a initié au Gymnase à Roubaix (59) un programme de commandes à des duos de chorégraphes pointus (Anne Nguyen et Michel Schweizer, Ambra Senatore et Loïc Touzet, Robyn Orlin et Emmanuel Eggermont) pour des petites formes à l'adresse du jeune public. Qu'on ajoute à cela la promesse, pour beaucoup de ces spectacles, de tourner davantage que sur le seul circuit de diffusion « tout public », augmentant ainsi leur rentabilité, et s'engage alors une mécanique vertueuse.

Mais voilà : le processus de décroisement est arrivé à un stade de maturation si avancé que l'on en touche désormais du doigt l'étape ultime, celle où des artistes se préoccupant de création jeunesse viennent d'esthétiques a priori si éloignées de ça que l'adulte accompagnant se demande s'il est bien sérieux d'y emmener des enfants. Cette saison, des propositions émanant de créateurs aux univers très distincts, du plus austère au plus foutraque, mais qui partagent la particularité de s'y coller pour la première fois, ont éveillé notre attention, notamment dans leur manière de remettre en jeu l'étiquette même de « jeune public ».

Potentiel anxiogène

La Compagnie du Zerep, par exemple. Leur puérilité assumée (coussin péteur, créatures dégou et visqueuses...) pourrait en faire le compagnon idéal des petits. N'était leur tendance à se retrouver à poil, mimer des partouzes et proférer tout un tas de « putain merde ». N'était cette autre tendance à pratiquer un millième degré tordant mais hors d'atteinte aux plus jeunes. Tourne néanmoins depuis le printemps dernier *Babarman, mon cirque pour un royaume*, leur hilarant « spectacle jeune public sous le regard du vieux public », qui annonce la couleur dès les premières minutes avec les paroles suivantes (tirées d'un texte de la dramaturge britannique Sarah Kane) : « *J'ai gazé des Juifs j'ai tué des Kurdes j'ai bombardé des Arabes j'ai baisé des petits enfants qui demandaient grâce.* »



« Babarman, mon cirque pour un royaume », de la Compagnie du Zerep. Photo Marc Domage

Qu'on se rassure, les plus jeunes ne sont alors pas dans la salle, seulement les adultes (qui mettent un instant angoissant à s'en rendre compte). Car le spectacle fonctionne sur cet ingénieux dispositif : les enfants sont assis dans un petit chapiteau sur scène, où ils assistent à *Babarman*, l'histoire d'un éléphant roi amnésique, alors que les adultes, dans la salle, ont droit à la coulisse et son cortège de performeurs désabusés, vaguement pédophiles, qui cachetonnent en faisant « *les petits cancéreux* ». Chacun se reconnaîtra dans ce condensé de préjugés collant à l'étiquette « jeune public », que Sophie Perez, fondatrice de la compagnie, résume ainsi : « *C'est un truc court, qu'on peut jouer simple car avec les gosses, une grosse tête étonnée, ça marche. Et puis pas cher, avec de la diffusion et des dates derrière.* » Par-delà son potentiel anxiogène pour les parents (mais qu'arrive-t-il à mes enfants là-bas ?) comme pour les enfants (mais où sont mes parents ?), la séparation géographique figurée dans *Babarman* est une manière habile et physique de poser la question centrale de ce genre de proposition. A savoir : qu'est-ce qu'on montre aux « grands », qu'est-ce qui est « pour les petits » ? La réponse est bien plus floue, et les limites plus poreuses qu'on pourrait le croire, ce que soulignent les allers-retours des comédiens entre les deux espaces. « *Il y a une perméabilité des matières esthétiques, que les parents devinent, souligne Sophie Perez. C'est ce qui rend ce genre d'exercice passionnant.* »

Pouvoir démiurgique

Autre univers, radicalement différent mais a priori pas vraiment caractérisé par son approche kid friendly, celui du chorégraphe mélancolique Christian Rizzo, directeur du Centre chorégraphique national (CCN) de Montpellier (Hérault), qui présente depuis octobre d'à côté, conte chorégraphique pour trois danseurs dont il résume ainsi l'ambition : « Montrer à des enfants de la danse abstraite. » Leur montrer certes,

mais pas dans un geste gratuit, plutôt dans celui de dégoupiller leur imaginaire, les éveiller à ce que peut être un langage corporel qui n'en passe pas par la narration.

Dès les premiers instants, il semble qu'il ait réussi, ce que confirme une séance de questions avec des enfants très nourrie après la représentation (1). Car l'incipit met en scène une série d'actions (type lever un bras, etc.), prises dans un flot rythmé de pulsations lumineuses et musicales, qui provoquent le mouvement d'un néon, ou une pluie d'étoiles sur l'écran en fond de scène. Cela suscite un émerveillement enfantin, et donne à ressentir, très simplement, ce que peut être la magie d'une scène. Est aussi renvoyé en miroir aux spectateurs ce pouvoir démiurgique que s'accordent généralement les enfants dans leurs jeux (et là on dirait que les lampes s'allumeraient...)



Le conte chorégraphique « d'à côté », de Christian Rizzo. Photo Marc Coudrais

Les mouvements fluides s'enchaînent, construisant et déconstruisant le décor de grandes parois de tissus, l'attention à chaque fois relancée par les variations d'électro et de clignotements, puis l'apparition, sous les fumigènes, d'étranges créatures couvertes de lichen ou affublées de longues pattes noires... La sensation très vive de la liberté de ce que ce serait, de pouvoir bouger ainsi, se frôler, onduler et réagir au corps de l'autre, est d'autant plus manifeste qu'elle n'est pas démonstrative mais prise dans un mouvement plus large. « Je voulais que les jeunes arrivent à regarder de la danse qui ne serait pas en train de raconter quelque chose, détaille le chorégraphe. Donc il fallait imaginer des subterfuges autour. » Le résultat, pourtant, est ostensiblement une pièce de Christian Rizzo, où l'on reconnaît son vocabulaire de mouvements, son souci des relais entre sons, lumières et gestes. Lui-même l'admet, ce qui l'a conduit à se demander pourquoi diable il ne remonterait pas ses créations précédentes à destination des jeunes : « Est-ce qu'elles ne passeraient

pas, sans rien changer ? Bien sûr qu'il y a des modalités d'adresse, de rythme bien particulières à respecter avec des plus jeunes, mais je pense qu'ils arriveraient à tenir. Plutôt que de faire des pièces pour jeune public, il me semble désormais plus intéressant de travailler avec eux pour trouver l'adresse la plus large possible. »

Jolie babiote

Une semblable liberté traverse *Le bain*, commande réalisée pour le CCN de Tours (Indre-et-Loire) par Gaëlle Bourges, dont le travail souvent très littéraire, inspiré d'œuvres picturales et habité par des corps nus, n'était a priori pas destiné à des enfants. Et bim, c'est justement de nudité qu'elle a choisi de parler, travaillant à partir de deux tableaux, *Diane au bain* d'après François Clouet, et *Suzanne au bain*, du Tintoret, eux-mêmes tirés de deux mythes bien connus : la métamorphose d'Actéon en cerf, après qu'il a par mégarde aperçu Diane nue, racontée par Ovide dans *Les Métamorphoses*, et le procès de deux vieillards condamnés à mort pour avoir espionné Suzanne alors qu'elle se baignait (puis tenté de remettre la faute sur elle), tiré du livre de Daniel dans l'Ancien Testament. « Je me suis dit que c'était drôle d'être là où on m'attend, la nudité, mais de trouver le moyen de le faire avec des enfants, s'amuse la chorégraphe. Donc la solution a été de faire ça avec des poupées ! Même s'il y a quelques programmateurs que cela inquiète que des poupées soient nues... »

Trois poupées et trois performeuses rejouent donc ces récits de justice et de punition, qui prennent, au vu de l'actualité, une résonance particulière. *Le bain* brasse ainsi, l'air de ne pas y toucher, une quantité de thématiques (esthétiques, éthiques, politiques) qui enrichissent les niveaux de lecture de n'importe quel spectateur. Que *Le bain* ait une forme de narration à plat, sans affect, sans excès de causalité, rend certains passages, notamment la mort d'Actéon, d'autant plus poignants. Le plateau est constellé de tout ce petit bric-à-brac - arrosoir, peluches, plumes - auquel on est en droit de s'attendre chez Gaëlle Bourges, un plaisir de la jolie babiote et de l'instrument très enfantin. Les connaisseurs de son travail reconnaîtront aussi son procédé de bande sonore de mots choisis, avec sa musicalité particulière qui fait toujours décoller. « Les enfants sont sensibles à la qualité de la langue, Andersen et Perrault sont d'ailleurs très littéraires, justifie-t-elle. Si la langue est trop pauvre, l'imagination est moins mise en branle. » S'adresser au « jeune public » a-t-il donc changé sa manière de travailler ? « Pas vraiment, reconnaît-elle. Il y a un endroit de moi qui sait qu'il y aura des petits, et qui insiste particulièrement sur les animaux, sur ce qui intéresse sûrement les enfants et que les adultes ne voient pas. Mais je ne me dis pas que j'écris pour les enfants. » L'étiquette « jeune public », peut-être faut-il en passer par là pour mieux s'en affranchir.

Elisabeth Franck-Dumas